

SCOLAB

Cahier pédagogique

Fragmenter
le monde



21 FÉV - 17 MAI 2020

PALAIS DE TOKYO●

« Fragmenter
le Monde,
c'est aller
à l'encontre
d'une lecture
unifiée d'un
monde globalisé.
C'est laisser
émerger de
nouvelles
modalités de
rencontres,
plus à même de
nourrir des
stratégies de
résistances. »

Emma Lavigne
Présidente
du Palais de Tokyo

*« Où va-t-on
quand on sort
de l'école ?
Où va-t-on
lorsqu'on en
a été éjectés
parce qu'on
n'était pas
assez bons ?
Et bien, on
peut aller voir
le monde. »*

Josep Rafanell i Orra
Auteur de l'essai
Fragmenter le monde

édito et sommaire

La rencontre avec une œuvre peut changer notre perception du monde et modifier notre relation à celui-ci. Elle peut nous inviter à l'action, à participer activement à la vie d'une communauté.

Telle est la vision d'**Abdellah Karroum**, le commissaire d'exposition marocain que le Palais de Tokyo a invité pour cette saison. Il nous interroge sur la place de l'artiste dans la société. Selon lui, son rôle est de provoquer des réponses aux crises qui menacent l'humanité vers l'inconnu. Mais quelles peuvent être ces réponses ?

Nous avons demandé au psychotérapeute **Josep Rafanell i Orra**, auteur de l'essai *Fragmenter le monde* de vous conter la sienne. Fragmenter le monde, c'est pour lui se battre contre la tentative de son unification, c'est chercher à faire cohabiter une multitude de communautés. Il vous livre ainsi quelques conseils dans une lettre reproduite à la page suivante. Car au même titre que les artistes, il vous appartient d'inventer « un univers autre » (pour reprendre les mots d'Abdellah Karroum). Une invitation à aller voir le monde et à en créer de nouveaux.

L'équipe pédagogique du Palais de Tokyo

1. Après l'école, heureusement.....	4
2. Faire surgir d'autres regards.....	8
3. Notre monde brûle.....	10
4. Le grand mur.....	24
5. L'huile et l'eau.....	26
5. Quelques définitions.....	28
6. Exercice pédagogique.....	30

Après l'école. Heureusement...

*Lettre à ceux qui vont un jour
quitter l'école, ou qui l'ont déjà fait,
pour vivre dans le monde*

par Josep Rafanell i Orra

« J'ai écrit un livre, *Fragmenter le monde* pour dire que tout compte fait, dans le monde, il y a de la place pour de nombreux mondes. Et que ces mondes peuvent s'associer, cohabiter, que l'on peut s'y entraider. Mais à condition d'affronter le monde unique qu'on veut nous imposer.

C'est ce que disent aussi les zapatistes, vous savez, ces amérindiens, paysans, qui se sont soulevés en 1994 contre l'État Mexicain, ses mafias, sa police, son armée et ses grands patrons qui détruisent leurs terres et qui méprisent les pauvres, surtout s'ils sont indigènes... Ils se sont soulevés et depuis, ça se passe au Chiapas, ils ont organisé des communes qui se sont associées entre elles. Dans leurs communes il n'y a pas de chefs. Il y a des délégués qui obéissent à ceux qui les ont mandatés.

Or pour ceux qui veulent nous gouverner, il ne peut y avoir qu'un seul monde. Le monde unique de la marchandise. Un monde d'hostilité. Celui des gagnants, où il faut être en compétition pour exister, où l'on doit se méfier les uns des autres, se vendre, consommer. « Travaille, consomme et ferme ta gueule ! » : c'est le cri de ceux qui luttent aujourd'hui contre le monde dément où tout est à vendre et à acheter ; qui empoisonne la terre, l'eau et l'air ; qui défait les solidarités ; qui méprise l'entraide ; qui a horreur de l'hospitalité de l'étranger ; qui se moque des existences fragiles. Où l'on est des atomes... connectés.

Et pourtant on existe qu'en faisant exister d'autres êtres qui en retour nous font exister. Tout ça c'est très instable, ça demande beaucoup d'attention,

L'Armée **zapatiste** de libération nationale est une faction révolutionnaire du Chiapas au Mexique, l'un des Etats les plus défavorisés du pays (analphabétisme, dénutrition, mortalité infantile...) En 1994, elle se soulève pour attirer l'attention sur les conditions des populations indigènes. Composées de divers ethnies, ces populations représentent environ 1 million de personnes (soit un peu plus de 22 % de la population du Chiapas) et sont les descendantes des Mayas. Les zapatistes se désignent comme les héritiers de 500 ans de résistance indigène à l'impérialisme occidental, dans une « lutte pour le travail, la terre, un toit, manger, la santé, l'éducation, l'indépendance, la liberté, la démocratie, la justice et la paix. » Même s'ils portent des armes, des masques et des uniformes, il s'agit d'un mouvement non-violent. Le nom zapatiste est une référence au révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata (qui n'était pas indigène).



*« Ecole primaire autonome rebelle zapatiste.
L'école autonome construit des mondes différents
où existent de nombreux mondes réels. »*

du soin... Vous savez que lorsqu'on empoisonne la terre avec des pesticides et des désherbants, ce sont des milliards d'insectes qui disparaissent, et à leur suite des populations d'oiseaux qui s'effondrent... Faut-il rappeler qu'en trente ans plus de 400 millions d'oiseaux ont disparu en Europe ? Faut-il rappeler les sécheresses en Afrique, la déforestation en Amazonie, au Congo, en Indonésie... ? Faut-il rappeler que les corps des poissons sont gorgés de particules de plastique ? Voilà où nous conduit le monde dément de l'économie.

Dites à vos profs d'avoir du courage. Certains se battent contre ce qu'ils trouvent injuste. Et ils ont raison. Mais dites-leur que vous ne voulez pas être traités comme des fractions, des numéros (15/20, 7/20, etc). Dites-leur que vous savez que c'est dur de passer des heures à donner des cours alors que souvent les élèves ne vous écoutent plus. Mais que c'est dur aussi pour vous d'écouter des choses qui ne vous intéressent pas forcément parce que la plupart du temps rien n'est fait pour que ces choses deviennent importantes pour vous. Dites-leur que vous voulez apprendre des choses. Mais à une condition : que l'on ne fasse pas de vous des gens sans mondes particuliers, comme si vous ne saviez rien, comme si vous étiez une page blanche où il fallait juste inscrire le Vrai Savoir. Comme si vous n'aviez pas vos expériences, d'autres savoirs et des savoir-faire. Comme si vous n'aviez pas hérité d'autres mondes. Ne vous laissez pas imposer un monde où il n'y aurait que des gens qui réussissent et

d'autres qui ne sont rien, comme disait un type qui prétend nous gouverner.

Un ami, qui a été longtemps enseignant, a écrit un livre sur l'école. A un moment donné il dit :

« Il y a de multiples salles de cours dans un lycée, mais toutes communiquent avec le couloir qui conduit vers la sortie ». On pourrait ajouter : heureusement !

Mais pour aller où ? Où va-t-on quand on sort de l'école ? Où va-t-on lorsqu'on en a été éjectés parce qu'on n'était pas assez bons ? Et bien, on peut aller voir le monde. On peut inventer mille et une manières de vivre ensemble en s'écoutant, en partageant, en prenant soin les uns des autres et des milieux de vie où nous habitons et qui sont en train d'être dévastés.

Non, on n'est pas tous également responsables des effondrements qui arrivent. Et il faut combattre ceux qui nous emmènent tout droit vers le désastre. Il faut combattre ceux qui pensent que nous sommes juste bons à être gérés, administrés, gouvernés, hypnotisés par des écrans.

Un écrivain italien, Elio Vittorini, un partisan, un résistant contre le nazisme et le fascisme italien des années 40, a écrit dans un de ses très beaux romans :

On dit : l'homme. Et nous, nous pensons à celui qui tombe, à celui qui est perdu, à celui qui pleure et qui a faim, à celui qui a froid, à celui qui est malade, et à celui qui est persécuté, à celui qui se fait tuer. Nous pensons à l'offense qui lui est faite, et à sa dignité à

lui. Aussi, à tout ce qui en lui est offensé, et à tout ce qui était, en lui, pour le rendre heureux. C'est cela l'homme.

Mais l'offense, qu'est-elle donc ? Elle est faite à l'homme et au monde.

Il ne faut pas offenser les hommes car on offense ainsi aussi leurs mondes.

Nous sommes tous embarqués dans le même bateau. Et il semble qu'il va à la dérive. Mais nous ne voulons peut-être pas aller vers les rivages du monde de ceux qui prétendent nous gouverner.

Au fond, nous pouvons tous devenir ingouvernables parce que nous aimons déambuler et accueillir plein de mondes. »

Josep Rafanell i Orra

Josep Rafanell i Orra est psychologue et psychothérapeute. Il collabore depuis plus de 20 ans avec des institutions de soin et de travail social. Son travail de réflexion se place à la croisée de la redéfinition pragmatique d'une politique située et de la prise de parti contre les machines de gestion étatiques et d'intégration à l'économie. Il est par ailleurs à l'origine, avec d'autres, d'un collectif d'enquête politique qui met l'accent sur la construction et la transmission de récits autour de pratiques d'autonomie collective.

« On peut inventer mille et une manières de vivre ensemble en s'écoutant, en partageant, en prenant soin les uns des autres et des milieux de vie où nous habitons et qui sont en train d'être dévastés. »

Faire surgir d'autres regards



Ces photographies ont été prises quelques jours avant l'ouverture de l'exposition. On y voit **Mustapha Akrim** en plein travail. Accompagné d'un moniteur, le jeune artiste marocain enduit le mur pour recouvrir une série de photographies trouvées sur internet. Ce sont des images historiques, parfois d'assez mauvaise qualité, qui témoignent de divers événements tombés dans l'oubli, comme des manifestations étudiantes en Algérie en 1965 et 1981. A l'ouverture de l'exposition, le mur est intégralement recouvert de peinture blanche. Mais Mustapha Akrim confie aux visiteurs des spatules et des grattoirs. C'est à eux qu'il revient de faire réapparaître ces photographies.

Que nous dit cette installation ? Elle nous dit peut-être que l'histoire est une sédimentation de couches. Certaines sont visibles, d'autres dissimulées. Elle nous dit aussi que l'histoire est un chantier, une construction, et que nous avons un rôle à jouer dans son écriture. Que nous pouvons gratter cette peinture uniforme pour faire apparaître les brèches de ce monde lisse. Ainsi, la saison *Fragmenter le monde* nous ouvre à l'idée que nous devons construire un monde pluriel.

Fragmenter le monde, c'est briser l'unité, c'est chercher et nourrir ce qui crée des failles. Josep Rafanell i Orra, auteur de l'essai du même titre, s'élève contre l'homogénéisation du rapport au réel tel que le promeut le marché libre global. Il n'y a plus une réalité morcelée de communautés, de cultures, de rituels mais un tout indifférencié, où « l'économie, l'histoire et le monde coïncident totalement ». S'opposer à ce plan, dans la

pensée de Josep Rafanell i Orra, revient à accepter « qu'on ne peut pas composer un monde commun » et de chercher alors « la prolifération de formes de communalité qui rendent le monde habitable », et la défense de ces formes contre la globalisation dévorante. « Considérer des manières singulières de cohabiter avec d'autres êtres » serait la condition pour créer la possibilité d'une « action politique indissociable des diverses natures humaines ».

L'exposition ***Notre Monde brûle*** propose d'étudier la pluralité des approches artistiques dans un monde optant de plus en plus pour l'unicité globalisante. Conçue en collaboration avec le **Mathaf** : Arab Museum of Modern Art, l'exposition présente un regard sur la création contemporaine depuis le Golfe Arabique. Par sa contextualisation politique, *Notre Monde brûle* propose aussi une série de variations sur la figure de l'artiste engagé, et sur les gestes et les approches diverses que sous-entend cet engagement. A cette cartographie fragmentaire et sensible s'ajoutent deux expositions monographiques. Celle de **Kevin Rouillard**, d'abord, qui dessine avec un assemblage de tôles un paysage urbain contemporain. Et enfin, celle de **Nicolas Daubane** qui fait resurgir des histoires de résistants à l'occupation, à l'enfermement et au pouvoir.

Pour reprendre les mots d'Emma Lavigne, cette saison « fait résonner dans l'urgence de notre présent les propositions poétiques et émancipatrices d'artistes cherchant à panser les blessures de la Terre, afin de penser autrement l'avenir du monde. »

NOTRE MONDE BRÛLE

Le titre de l'exposition sonne comme un constat alarmiste à l'heure des destructions de forêts. Les feux surviennent dans le monde entier, témoignant du réchauffement climatique. Mais le feu évoque aussi la révolte, le formidable élan démocratique qui traverse de nombreux pays du golfe Arabique et d'Afrique du Nord depuis une dizaine d'années. Cette exposition a été coproduite avec le Mathaf (Arab Museum of Modern Art). Elle offre donc un panorama vibrant de la scène artistique du Proche-Orient et nous interroge sur le rôle de l'artiste face aux crises actuelles. Entre les urgences environnementales et le désir de justice sociale, entre les nécessaires changements anthropologiques à venir et la démultiplication des récits historiques post-coloniaux, cette exposition pose la question de l'engagement artistique.









Une plongée dans l'exposition

Une visite virtuelle de l'exposition, œuvre par œuvre, artiste par artiste.



L'exposition débute avec cette sculpture de **Danh Vo**. Il s'agit d'un fragment d'une copie d'une des sculptures les plus célèbres au monde : la Statue de la Liberté. L'originale a été réalisée en 1886 par le français Auguste Bartholdi et offerte aux États-Unis pour fêter le centenaire de leur Déclaration d'indépendance. La copie de Danh Vo a été réalisée dans une usine chinoise pour réduire au maximum ses coûts de production. Danh Vo a éga-

lement choisi de la diviser en plus de 300 fragments. Dispersée au gré du marché de l'art et des collections des différents musées du monde, la sculpture ne pourra jamais être reconstituée dans son ensemble. Le symbole de la liberté devient alors fragmenté, comme une métaphore de l'éclatement de ce concept. Danh Vo est né en 1975 à Bà Rịa (Vietnam). Il vit à Mexico (Mexique).



Cette sculpture est l'oeuvre de **Mustapha Akrim**, un artiste qui se définit lui même comme un artiste ouvrier. Et puisqu'il a longtemps travaillé sur les chantiers, il a gardé le goût du béton et des armatures métalliques. Il a ici coulé le mot « Liberté » écrit en arabe. Ce concept nous apparaît alors de manière paradoxale : il est réalisé dans un matériau solide évoquant l'idée d'une fonda-

tion. Néanmoins, la structure métallique qui le soutient semble également l'emprisonner. Comme Danh Vo, Mustapha Akrim nous interroge sur la capacité de nos sociétés à permettre la possibilité d'une liberté effective.

Mustapha Akrim est né en 1981 à Rabat (Maroc) où il vit encore aujourd'hui.



Sara Ouhammadou a réalisé pour l'exposition un cadre en bois dessinant un soleil traversé par une lune. Parmi ces symboles, elle a inventé une nouvelle calligraphie pour traduire des poésies de femmes berbères. Une manière pour elle de mettre en lumière une tradition culturelle méconnue et préservée. Pour la réalisation de l'oeuvre, Sara Ouhammadou a travaillé avec des maîtres verriers marocains.

Sara Ouhammadou est née en 1986 à Draguignan (France). Elle vit à Rabat (Maroc).



Cette structure est la réalisation du collectif d'artistes **Raqs Media Collective**. Sa forme reprend celle des cristaux de carbonate de plomb, un composant longtemps présent dans la peinture, responsable de l'intoxication des ouvriers. Sur cette structure sont projetées des vidéos de battement d'ailes de la phalène de bouleau, un papillon souvent cité en exemple pour illustrer la notion de sélection naturelle. En effet, après la révolution industrielle au XIX^e siècle, la ville de

Manchester comptait une grande majorité de papillons aux ailes foncées. Les murs de la ville ayant été noircis par les rejets des usines, les papillons aux ailes claires devenaient des proies plus évidentes pour leurs prédateurs. Cette étude scientifique devient une sorte de fable soulignant l'impact de l'activité humaine sur l'ensemble des écosystèmes. Raqs Media Collective est un collectif d'artistes fondé en 1992 par Jeebesh Bagchi, Monica Narula et Shuddhabrata Sengupta.

Bouthayna Al Muftah s'intéresse à l'histoire culturelle du Qatar et à ses traditions. Elle revisite ici le Tag Tag Tagiya, un jeu traditionnel du golfe arabe, en traçant à l'encre un grand cercle au sol qui invente une calligraphie. Elle présente ici un mur de sérigraphies et plusieurs vidéos en réalité augmentée qui rendent compte du processus de création, l'artiste étant filmée au travail. Avec cette technique emblématique de notre monde technologique, la ronde du souvenir projette alors le spectateur dans l'avenir. Bouthayna Al Muftah est née en 1987 à Doha (Qatar). Elle vit à Doha.





Cette forme est un tétrapode. Généralement en béton, il sert à la construction des brise-lames, des constructions établies devant les ports pour éviter l'érosion. **Sophia Al Maria** réinterprète cet élément car il est pour elle le symbole de la transformation du Qatar, un pays de pêcheurs de perles qui connaît une mutation sans précédent dans la seconde

moitié du XX^e siècle avec l'exploitation des gisements pétrolifères. Ce tétrapode est également une enceinte : il diffuse le son des marteaux de la ville en chantier, la bande-son du renouvellement permanent de l'espace urbain. Sophia Al Maria est née en 1983 à Doha (Qatar). Elle vit à Londres (Royaume-Uni).



Francis Alÿs détourne la géopolitique et donne à voir des cartes géographiques en remplaçant les noms de pays par des concepts, des mots-clefs de notre pensée du monde : touriste s'oppose à migrant, utopie hésite entre dystopie et rétropie... Avec ces jeux d'opposition simplistes, il

souligne l'arbitraire du concept de frontière et la violence qu'il comporte. Ces cartes sont d'ailleurs présentées sur une table imitant celles des commandements militaires.

Francis Alÿs est né en 1959 à Anvers (Belgique). Il vit au Mexique.

Récits alternatifs

Les œuvres de l'exposition nouent un rapport fort avec la mémoire et l'oubli. Elles mettent en avant des récits historiques alternatifs, soit par leur rareté (portraits de personnes ou d'événements méconnus) soit par leur nature (parfois proches de la fiction).



L'installation de **Dominique Hurth** est un hommage à des inventrices oubliées de l'histoire. Josephine Cochrane, la créatrice du premier lave-vaisselle en 1886. Frances Gabe, inventrice de la maison auto-nettoyante dans les années 1970-1980, une idée pour laquelle elle a souvent été moquée. Mais aussi Minnette¹⁸ de Silva, première femme sri-lankaise

architecte et pionnière du mouvement moderniste tropical. Toutes ces figures méconnues ont tenté à leur manière de repenser la notion d'intériorité, de domesticité, pour permettre l'émancipation des femmes. Dominique Hurth est née en 1985 à Colmar (France). Elle vit à Berlin (Allemagne).



Oriol Vilanova présente une série de photographies prises au musée d'Ennery à Paris, un musée créé dans la seconde moitié du XIX^e siècle par la comédienne Clémence d'Ennery. Amatrice d'objets venus de Chine et du Japon, elle a constitué une collection de plus de 6000 artefacts, mêlant sans distinction les époques, les oeuvres et les babioles. A sa mort, elle lègue cette impressionnante collection

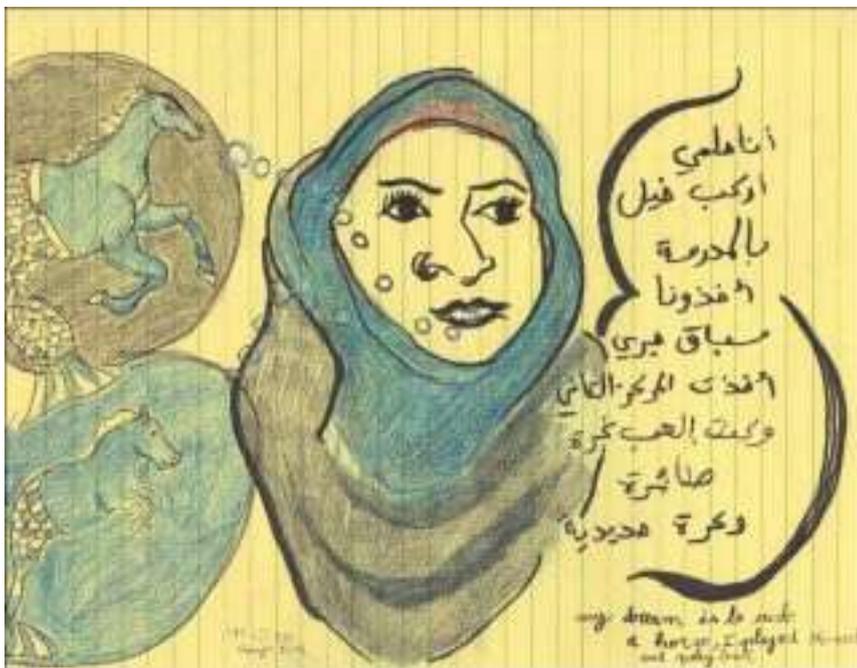
à l'Etat français à une seule condition : ne rien toucher à l'accrochage. Ainsi, se rendre dans ce musée, c'est comme retourner au début du siècle et découvrir l'image que l'on se faisait à Paris de « l'Orient ». Les photographies d'Oriol Vilanova nous font voir ce regard exotique et stéréotypé.

Oriol Vilanova est né en 1980 à Manresa (Espagne). Il vit à Bruxelles (Belgique).



L'installation de **Michael Rakowitz** joue elle aussi sur le rapport entre artificialité et authenticité, copie et original, amnésie et mémoire. Depuis plusieurs années, il s'est lancé dans un projet titanesque : reproduire l'ensemble des oeuvres et objets archéologiques du musée national d'Irak détruits, disparus ou volés à la suite de l'invasion militaire de

Bagdad par les troupes de la coalition américano-britannique. Ces artefacts réalisés avec des journaux et des emballages divers offrent une alternative aux destructions et vols. Ils mettent ainsi en avant la fragilité des histoires et des héritages culturels. Michael Rakowitz est né en 1973 à Great Neck (Etats-Unis). Il vit à Chicago (Etats-Unis).



Toujours dans cette même idée de rendre compte des histoires oubliées, **Mounira Al Solh** a réalisé les portraits de personnes ayant fui la guerre civile en Syrie.

Elle accompagne les visages de ces réfugiés de phrases tirées de leurs récits. Une manière de mêler ces histoires personnelles à l'histoire officielle. Mounira Al Solh est née en 1978 à Beyrouth (Liban). Elle vit entre les Pays-Bas et le Liban.



En écho aux dessins et broderies de Mounira Al Solh, **Shirin Neshat** présente elle aussi des portraits de personnes aux destins frappés par les conflits géopolitiques. Elle a photographié des femmes et des hommes ayant perdu des proches pendant la révolution égyptienne débutée en 2011. Elles sont accompagnées

de la retranscription du poème *Faryad* de l'artiste iranien Mehdi Alkhavan Sales (1929-1990) qui traite de l'impossibilité à éteindre le feu d'une maison qui brûle. C'est là la métaphore de la révolte et des crises sociales. Shirin Neshat est née en 1957 à Qazvin (Iran). Elle vit à New York (États-Unis).

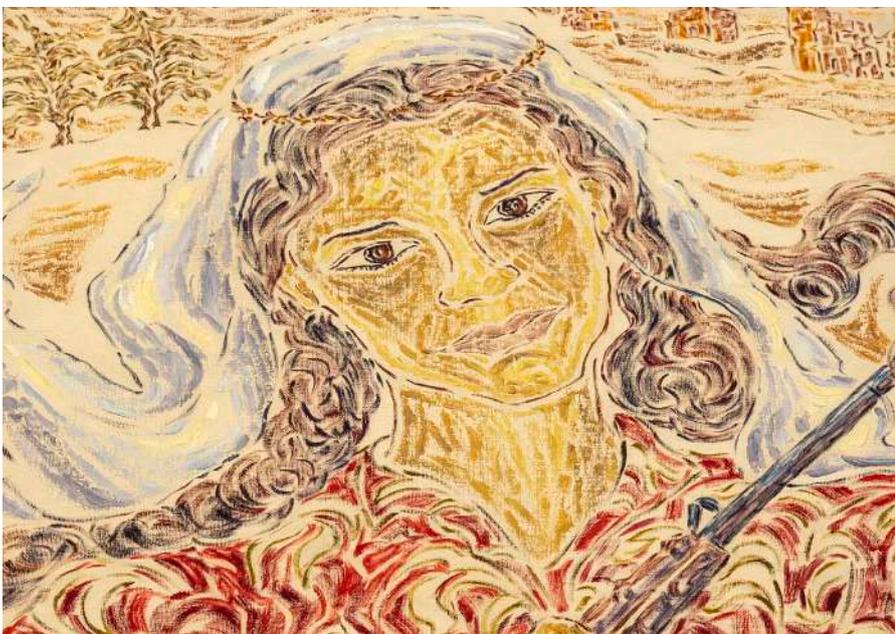


Le 18 novembre 2009, l'équipe d'Algérie de football remporte une victoire contre celle d'Égypte et gagne ainsi sa place pour la Coupe du monde 2010. La liesse populaire est d'autant plus vive que les deux pays connaissent alors des tensions politiques. **Amina Menia** se souvient du caractère presque surréel des célébrations. Elles lui rappellent les images des fêtes

qui suivirent l'indépendance de l'Algérie en 1962, un même élan patriotique qui transforme la rue en un espace citoyen. Elle s'est alors lancée dans la réalisation d'une vidéo qui dresse un parallèle entre l'histoire du foot algérien et les soubresauts politiques du pays. Amina Menia est née en 1976 à Alger (Algérie) où elle vit encore aujourd'hui.

Révolutions et soulèvements

L'expression « Printemps arabes » désigne une série de contestations populaires initiées en décembre 2010 et poursuivies en Égypte, en Lybie, au Bahreïn, au Yémen et en Syrie. Elle fait référence aux « Printemps des peuples », un ensemble de révolutions que connaît l'Europe en 1848, ainsi qu'au Printemps de Prague de 1968. En langue arabe, il lui est préférée l'appellation « Al-Thawrat » que l'on peut traduire par « les Révolutions ».



Inji Efflatoun (1924-1989) est une artiste peintre égyptienne et une figure du militantisme politique en faveur des droits des femmes et des travailleurs. Elle participe à plusieurs expositions du groupe surréaliste Art et Liberté en 1942 et 1943 et est incarcérée de 1959 à 1963. La peinture *Greeting to South Lebanon Bride*

(1985) montre une mariée arborant un fusil. L'artiste associe ainsi la célébration du mariage au combat d'une femme militant pour sa liberté.



Cette sculpture d'**Amal Kenawy** (1974-2012) reprend la structure architecturale des habitations des quartiers défavorisés du Caire, la capitale de l'Égypte. Elle a néanmoins remplacé les murs par une centaine de bombonnes de gaz, comme une menace d'explosion. Quelques mois après avoir réalisé cette oeuvre, une ré-

volte a éclaté dans la ville, devenant au fil des manifestations une véritable révolution entraînant le 11 février 2011 la destitution du président de la République arabe d'Égypte Housni Moubarak.



Bady Dalloul est un artiste français d'origine syrienne. Sa connaissance de ce pays est principalement nourrie des appels téléphoniques avec sa famille, des images diffusées à la télévision, de la presse et des livres. Depuis le début de la guerre civile, il dessine les histoires personnelles de Syriens touchés par le

conflit. Ces vignettes colorées sont encadrées dans des boîtes d'allumettes, traduisant par métonymie la mise à feu du pays. « Ma mémoire est devenue un peu la vôtre : mon imaginaire n'a plus rien de privé, car tout le monde peut l'observer aujourd'hui. » Bady Dalloul est né en 1986 à Paris (France). Il vit à Paris.

Coprésences organiques

La dernière partie de l'exposition explore la prise de conscience de l'impact des activités humaines sur les écosystèmes terrestres, le désir de ne pas réduire notre rapport au monde à l'exploitation des ressources naturelles.



Monira Al Qadiri présente *OR-BIT 1*, une sculpture en lévitation qui évoque une foreuse pétrolière. Elle tourne lentement sur elle-même, comme si elle voulait percer le ciel malgré son équilibre fragile. Telle une tour de Babel miniature, cette œuvre incarne la démesure du désir de richesse et de contrôle des êtres humains sur leur environnement.

²⁴Depuis la découverte de la présence des

combustibles fossiles dans le sous-sol du Koweït au cours des années 1940, l'industrie pétrolière est à l'origine d'une des croissances économiques les plus importantes dans la région du Golfe. Avant le pétrole, l'économie de la région reposait principalement sur la pêche de perles et son commerce. Monira Al Qadiri est née en 1983 à Dakar (Sénégal). Elle vit à Berlin (Allemagne).



Le plastique est un matériau issu du raffinage du pétrole. Aujourd'hui devenu le symbole de la pollution, on sait moins que son invention est liée à l'art : sa création est la conséquence directe des recherches scientifiques pour trouver un substitut à la laque. **Fabrice Hyber** consacre un musée à ce matériau polluant composé de naphtha, un liquide issu du raffinage

du pétrole. La maquette du musée est associée à un schéma dessiné au pétrole brut qui décrit la chaîne de transformation de la matière à l'origine du pétrole. Cette métamorphose s'effectue sur des dizaines de millions d'années : elle nous place alors dans un temps étranger à l'histoire humaine. Fabrice Hyber est né en 1961 à Luçon (France). Il vit à Paris.



De la même manière que Fabrice Hyber, **Aslı Çavuşoğlu** retrace elle aussi dans son oeuvre l'histoire d'un matériau. Elle suit ici la piste du lapis lazuli, un pigment obtenu par le broyage d'une roche et qui a donné la première couleur bleue naturelle. L'artiste retrace les voyages de ce pigment précieux en Chine, en Egypte et en Turquie, avant qu'il ne devienne le symbole de la peinture occidentale. Aslı

Çavuşoğlu évoque également une histoire plus récente : à la suite de l'invasion de l'Afghanistan en 2001 par les troupes américaines et leurs alliés, la mine de Sar-e Sang devient une source de financement des talibans. Le lapis lazuli se colore alors d'une complexité géopolitique. Aslı Çavuşoğlu est née en 1982 in Istanbul (Turquie) où elle vit encore aujourd'hui.



Lors de la Première Guerre mondiale, l'exploitation du cuivre dans les mines du Katanga au Congo augmente considérablement en raison de la production d'obus. Les douilles de ces obus, souvent gravées par des Poilus, s'achètent aujourd'hui sur de nombreux sites Internet de revente. Elles témoignent d'une pratique populaire en Belgique consistant à les utiliser comme objets de décoration ou pots de fleurs. **Sammy Baloji** reprend cette mode et place dans les douilles des plantes originaires des zones minières du

Katanga que l'on trouve aujourd'hui fréquemment dans les jardins botaniques et les commerces européens. Cette installation marque le retour du matériau à son territoire d'origine, tout en n'ignorant pas les parcours complexes, et d'abord forcés, de leur circulation. L'artiste entrelace le vivant organique avec le morbide propre aux armes de guerre.

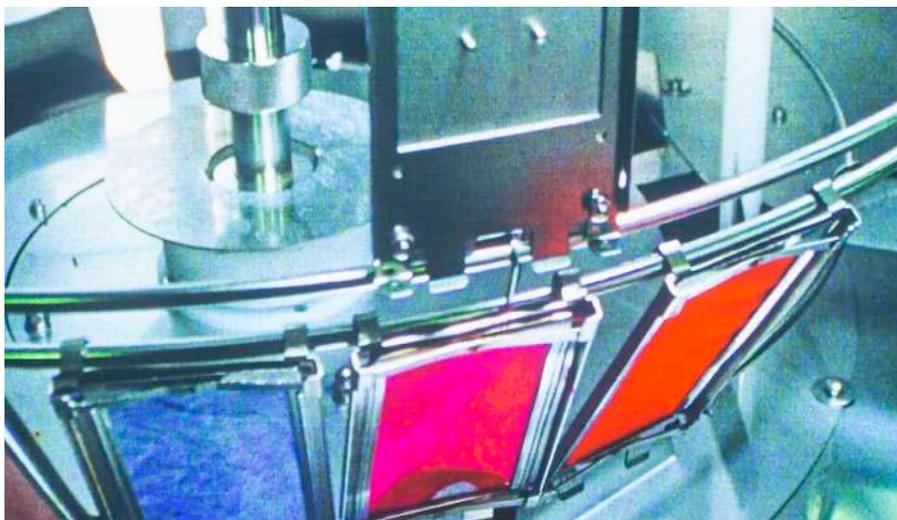
Sammy Baloji est né en 1978 à Lubumbashi (République démocratique du Congo). Il vit à Bruxelles (Belgique).



Younès Rahmoun présente *Nafas* [*Souffle*] un ensemble de dix-sept sacs en plastique que l'artiste a gonflés avec son propre souffle. Ils sont placés sur cinq lignes, en direction de la Kaaba à La Mecque – vers laquelle doivent se tourner les fidèles musulmans lors de leurs prières. Les lignes représentent les cinq prières journalières. L'installation est complétée par l'œuvre *La-Nafas*

[*Sans souffle*]. Un même nombre de sacs est présenté mais cette fois compressés au maximum avec l'aide de ficelles. Une référence à la mort, au corps sans âme inanimé : dans la religion musulmane, chaque humain porte en lui le souffle de Dieu.

Younès Rahmoun est né en 1975 à Tétouan (Maroc) où il vit toujours aujourd'hui.



Yto Barrada s'est intéressée à une étape singulière dans la production des textiles industriels : les tests de résistance à la lumière. Les fabricants utilisent pour cela des lampes au xénon qui produisent un rayonnement lumineux dont le spectre s'étend des ultraviolets aux infrarouges. Ces machines auraient « la puissance de deux ou trois soleils ». Elle reprend cette formule poétique pour le titre de son

film. Tourné en 16mm, il montre une série de ces tests. Les tissus forment un carrousel coloré qui pivote autour d'une lumière vive. À travers ce film Yto Barrada évoque la volonté de vouloir contrôler le climat et accélérer le temps, ainsi que les dangers que de tels fantasmes sous-tendent. Yto Barrada est née à Paris en 1971. Elle vit entre Tanger (Maroc) et New York (Etats-Unis).



Otobong Nkanga a réalisé un abaque, un outil servant au calcul arithmétique. Cette sorte de boulier associe du marbre, des pierres et des boules en verre dans lesquelles l'artiste a inséré de l'eau, du sel et du bicarbonate. Ces éléments entraînent la corrosion de la structure serpentine en acier, cuivre et laiton et entraînent la création de bactéries. Pareils organismes vivants prolifèrent alors et se transforment au fil du temps. Cette dimension organique suppose que les

formes évoluent. Au classique abaque qui traduit une approche mathématique et rationnelle de l'existence, fondée sur le nombre et le calcul, Otobong Nkanga substitue une forme plus incertaine. C'est un instrument de mesure paradoxal où plus rien n'est indivisible et ne peut être compté.

Otobong Nkanga est née en 1974 à Kano (Nigeria). Elle vit entre la France et la Belgique.

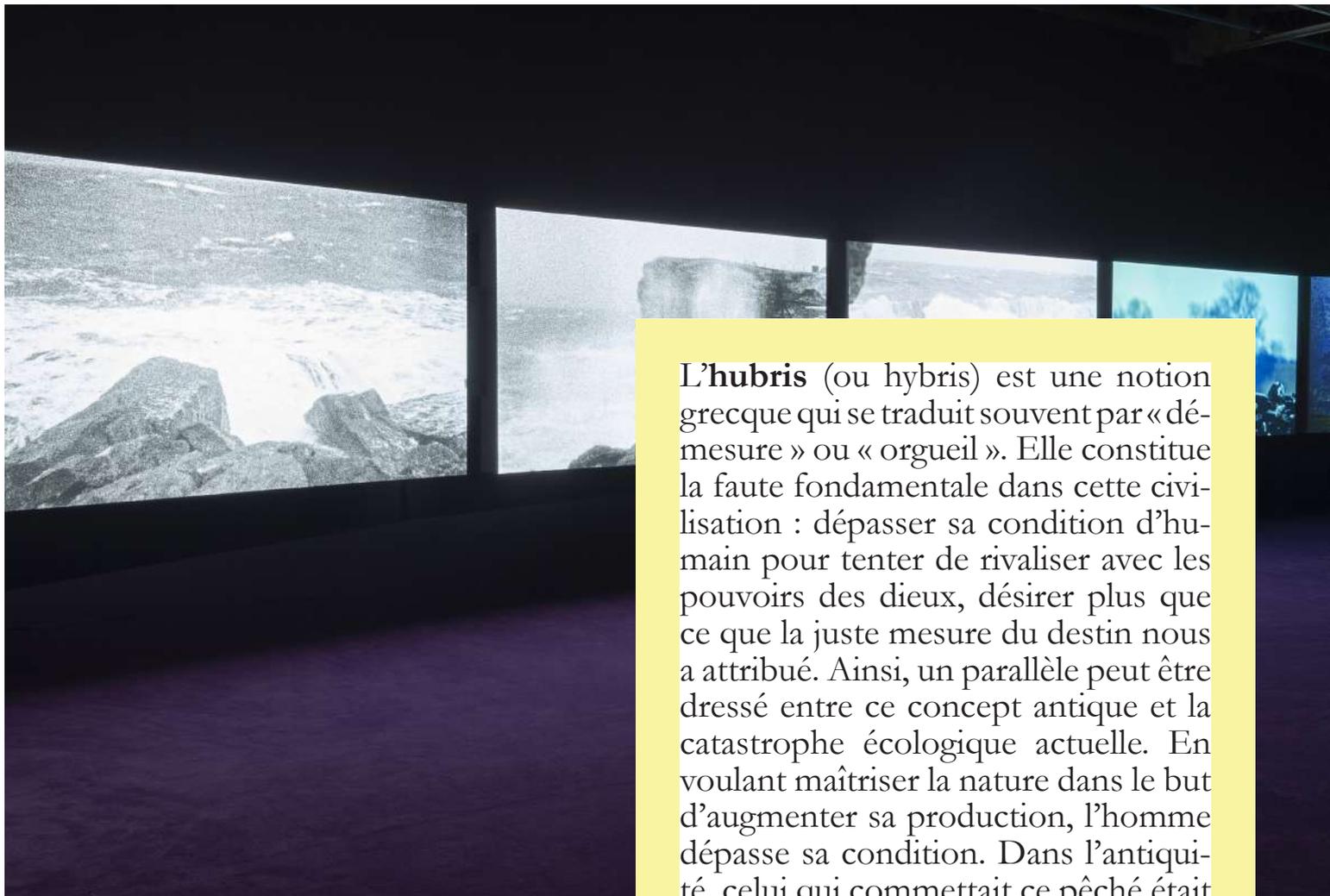
« Une fois que vous prenez conscience des implications du changement climatique pour les générations futures, c'est presque comme si vous deviez y répondre. Mais je ne suis pas un scientifique ou un militant, je suis un artiste. »

C'est par ces mots que le cinéaste **John Akomfrah** témoigne de son engagement pour le climat. Si cet artiste est principalement connu pour son travail documentaire sur les questions identitaires de la communauté noire aux Royaume-Uni, il a engagé depuis quelques années une réflexion sur l'impact de nos modes de production sur les écosystèmes.

Il propose pour le Palais de Tokyo une installation monumentale composée de 6 écrans. C'est un poème visuel lyrique qui nous fait voyager à travers dix pays, de la révolution industrielle du XIX^e siècle à la

révolution du numérique, pour raconter le dérèglement climatique.

John Akomfrah a choisi un titre symbolique : *Purple* [violet en anglais]. C'est une référence à la pourpre de Tyr, aussi appelé pourpre impériale, une teinture rouge violacée créée par les Phéniciens vers -1300 à Tyr (aujourd'hui au Liban). Très coûteuse, la pourpre de Tyr faisait partie des produits de luxe du monde méditerranéen antique. Les vêtements teints en pourpre étaient réservés à l'élite. C'est ainsi qu'elle fut associée au pouvoir magistral et impérial romain et devint un emblème de l'Antiquité. Symbole de l'exploitation de la nature à des fins de prestige, elle devient dans l'installation de John Akomfrah la métaphore d'une **hubris*** : la folie des humains à vouloir contrôler la nature.



L'**hubris** (ou *hybris*) est une notion grecque qui se traduit souvent par « démesure » ou « orgueil ». Elle constitue la faute fondamentale dans cette civilisation : dépasser sa condition d'humain pour tenter de rivaliser avec les pouvoirs des dieux, désirer plus que ce que la juste mesure du destin nous a attribué. Ainsi, un parallèle peut être dressé entre ce concept antique et la catastrophe écologique actuelle. En voulant maîtriser la nature dans le but d'augmenter sa production, l'homme dépasse sa condition. Dans l'antiquité, celui qui commettait ce péché était condamné à de terribles punitions.



A gauche : *Purple*, John Akomfrah (2017)

A droite : *L'homme contemplant une mer de brume*, Caspar David Friedrich (1818)



Dans les vidéos de John Akomfrah, on retrouve fréquemment un plan récurrent : un personnage isolé est filmé de dos contemplant un paysage.

On peut y voir une référence à l'un des tableaux occidentaux les plus célèbres : *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* aussi intitulé *L'homme contemplant une mer de brume* du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich (1774-1840).

Cette peinture a donné lieu à de nombreux commentaires et interprétations : réflexion sur soi ou sur le sublime, domination ou insignifiance de l'humain face à l'immensité de la nature.

200 ans plus tard, cette même pose se teinte d'une inquiétude nouvelle. Le voyageur isolé face à son destin improbable et inquiétant prend une dimension écologique. Il contemple l'ampleur de son impact sur la nature. Cette pose devient chez John Akomfrah la métaphore de notre avenir menacé.

John Akomfrah est né en 1957 à Accra (Ghana). Il vit à Londres (Royaume-Uni).

La dernière œuvre de l'exposition est aussi la plus grande. **Wael Shawky** a conçu une installation monumentale : un immense désert de sable dans lequel sont projetées trois vidéos d'une même série. Si cette œuvre est la plus grande, c'est aussi la mieux dissimulée. Pour y accéder, il faut descendre au niveau le plus bas du Palais de Tokyo en empruntant un escalier sinueux (l'œuvre est bien évidemment aussi accessible par l'ascenseur). Pour Abdellah Karroum, le commissaire de l'exposition, cette descente de marches produit un effet spécifique sur le visiteur, une impression de s'enfoncer dans la terre ou de « descendre dans un mastaba », un édifice funéraire servant de sépultures aux rois pendant la

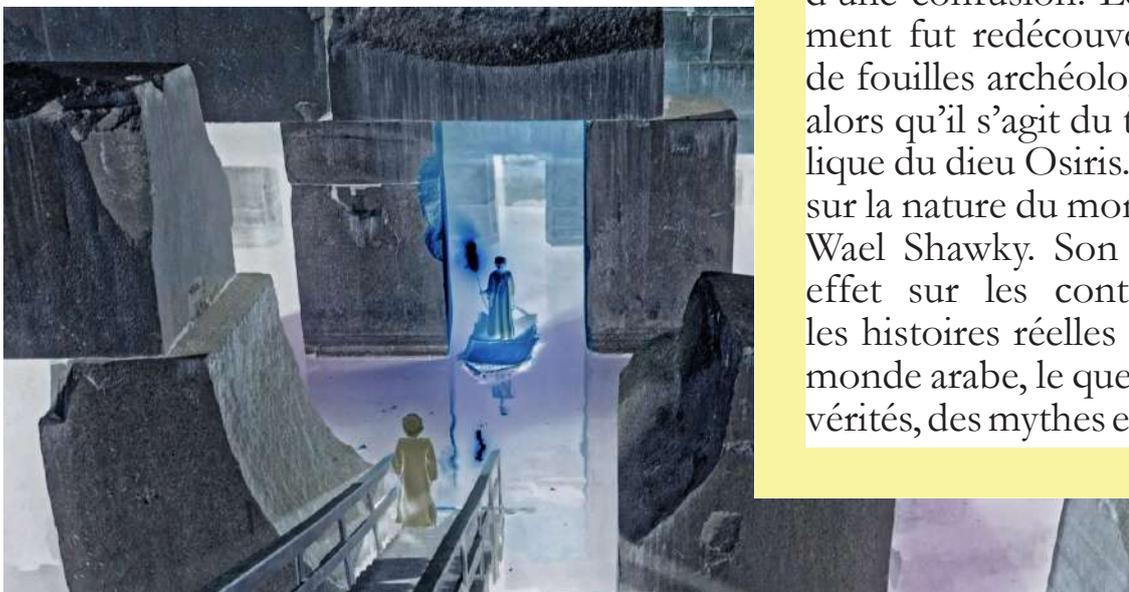
période thinite de l'Égypte (entre -3100 et -2700). Ce chemin est symbolique pour l'artiste, c'est celui d'un itinéraire inverse. Le visiteur passe de la surface au souterrain, de la lumière à l'obscurité, de l'évident au mystérieux.

Ces oppositions binaires sont à l'origine de l'œuvre de Wael Shawky. A travers cette installation, il tente de **questionner la société égyptienne contemporaine aujourd'hui prise entre deux mondes : « d'un côté le monde réel, physique et matérialiste et de l'autre le monde spirituel, métaphysique et superstitieux. »**

Le projet débute lorsque Wael Shawky visite un village égyptien appelé Al Araba Al Madfuna (qui est aussi le titre de l'ins-



L'Osiréion (la photographie en haut à gauche) est un monument de l'Égypte antique faisant partie intégrante du temple funéraire de Séthi I^{er} situé en Abydos, à proximité du village d'Al Araba Al Madfuna. C'est sur ce site que Wael Shawky a tourné ses vidéos. L'Osiréion tient son nom d'une confusion. Lorsque le monument fut redécouvert en 1903 lors de fouilles archéologiques, on pense alors qu'il s'agit du tombeau symbolique du dieu Osiris. Cette confusion sur la nature du monument intéresse Wael Shawky. Son travail porte en effet sur les contradictions entre les histoires réelles ou imaginées du monde arabe, le questionnement des vérités, des mythes et des stéréotypes.



tallation). Dans ce village situé à proximité du temple de l'**Osirion*** perdue une légende : un trésor archéologique serait enfoui sous terre. « J'y ai vu des gens qui creusaient à la recherche de trésors pharaoniques. Ils espéraient qu'un jour ils trouveraient la chambre du roi. Ils récitaient parfois des versets du Coran, des versets de la Bible, faisaient appel à l'alchimie et aux pouvoirs spirituels. Ils essayaient d'utiliser ces systèmes pour atteindre ce trésor caché. C'était une expérience très puissante pour moi. »

Dans ses trois vidéos, Wael Shawky tente de reproduire son expérience de la découverte du village. Il **utilise néanmoins différents procédés cinématographiques pour rendre compte de**

ce décalage entre réalité et fiction : l'utilisation du noir et blanc mais aussi des couleurs inversées (comme dans la photographie en bas à gauche). Par ailleurs, les enfants qui jouent dans le film sont doublés par des voix d'adultes et l'histoire personnelle de l'artiste se mêle également à celle de l'écrivain Mohamed Mustagab qui a lui aussi visité ce village. Enfin, pour **lier le monde de la fiction et l'expérience réelle du visiteur**, Wael Shawky a reproduit dans l'exposition le paysage de sable et le temple abritant l'histoire reconstituée.

Wael Shawky est né en 1971 à Alexandrie (Egypte) où il vit encore aujourd'hui.





« Le rêve d'une vie meilleure, l'idée de créer un univers autre et le projet d'organiser une société juste ont préoccupé les artistes tout au long de l'histoire. Ils ont projeté dans l'œuvre d'art cette dimension de responsabilité, de manière souvent poétique et parfois politique. La rencontre avec une œuvre peut changer notre perception du monde et modifier notre relation à celui-ci, en nous invitant à l'action, à la participation active à la vie d'une communauté. Il est question, dans cette collectivité, de relier les espaces écologiques, politiques et éthiques. Les questions que posent les œuvres, comme les positions tenues par les artistes, en alliance avec d'autres groupes de professionnels et de passionnés de la vie, peuvent provoquer des réponses aux crises qui menacent l'humanité voguant vers l'inconnu, à l'image d'une barque avançant en pleine mer. *Futur.* »

Abdellah Karroum, commissaire de l'exposition *Notre monde brûle*



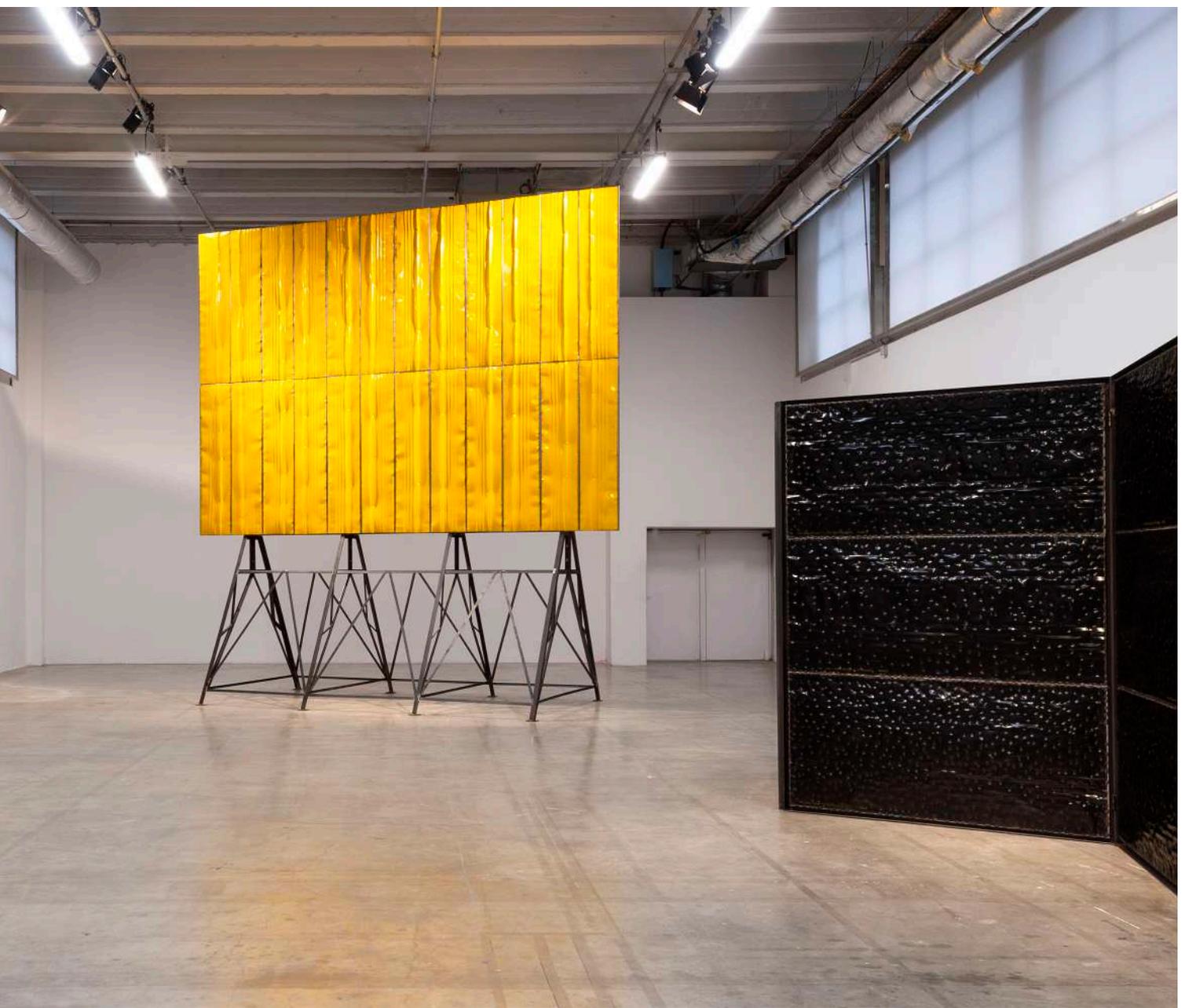
Kevin Rouillard

Le Grand Mur

Il y a quelques années, lorsqu'on l'interrogeait sur le sens de ses assemblages d'objets hétérogènes – de la vaisselle, des douilles de balles, des portes et des fenêtres -, Kevin Rouillard répondait qu'il souhaitait « donner une histoire aux objets qui n'ont en pas ». Son travail semblait autant porter l'héritage de l'atelier d'André Breton que les présentations soignées d'Haim Steinbach. Tout juste diplômé des Beaux-Arts de Paris, il arrondissait ses fins de mois grâce à des travaux de manutention d'œuvres. Il se questionnait alors sur le statut des objets qu'il manipulait, observant leur valeur symbolique augmenter à mesure qu'ils rejoignaient socles, cimaises et contextes d'exposition.

C'est désormais autour de matériaux métalliques que son vocabulaire gravite. Il déroule de lourds bidons en des surfaces planes évoquant la peinture minimale, ou découpe et soude entre elles des plaques d'acier oxydées. Ces constructions n'ont dès lors plus fonction à sonder la portée symbolique des objets qui les composent. Elles offrent un espace de projection possible à de nouvelles histoires. C'est dans cette perspective que son exposition « Le Grand mur » s'est élaborée. Kevin Rouillard a voyagé à Mexico afin d'imaginer, à partir de recherches dans différents sites et musées, une continuation possible à l'art préhispanique, qui n'aurait pas subi l'influence coloniale européenne. Mais comme le titre de l'exposition l'indique, la situation géopolitique du pays a irrigué son projet, jusqu'à lui donner une tonalité moins spéculative. S'il ne souhaite pas qu'il soit exclusivement perçu à l'aune du conflit avec les États-Unis de Donald Trump (lequel promet de bâtir un mur longeant la frontière mexicaine), ce contexte politique en aura tout de même influencé l'aspect formel. Kevin Rouillard présente ainsi des assemblages grands formats : un paravent, un panneau d'affichage publicitaire et une composition de plus de deux cents plaques de métal qui forment une hypothétique mappemonde. Ces structures inspirées de l'espace urbain apparaissent comme autant de surfaces vierges en attente d'éventuels récits. Elles façonnent le décor sourd d'une société sous tension.





« Mon projet aura finalement été de réaliser un grand dessin, de faire émerger un récit, puis de prendre une gomme et de tout effacer. Mes pièces ont quelque chose d'inerte, elles forment la toile de fond d'histoires potentielles. Une fois qu'elles sont terminées, elles deviennent prétexte à réfléchir. »

Kevin Rouillard

Nicolas Daubanes

L'huile et l'eau

Ces dernières années, Nicolas Daubanes s'est particulièrement intéressé aux lieux et aux situations d'enfermement et de coercition. Puisant dans différentes anecdotes historiques, il y observe la manière dont l'intelligence humaine parvient à s'adapter et à répondre aux cadres oppressifs. Des techniques de sabotage mises en œuvre par les résistants sous l'occupation aux recettes de cuisine qui s'échangent entre détenus, tout dans ce travail vient nourrir un répertoire d'idées et de gestes qui s'incarnent dans l'espace d'exposition comme autant d'hypothèses plastiques.

Mais davantage encore que ces moyens de résilience poétique, c'est la société dans son ensemble qui est envisagée comme une structure normalisante, à laquelle se heurtent les aspirations individuelles.

Comme expression de ce conflit, Nicolas Daubanes a intitulé son exposition « L'Huile et l'Eau » - deux liquides non miscibles, qui finissent toujours par se rejeter. Reliant différentes œuvres entre elles autour de l'idée d'insurrection, le projet est incarné par la voix du rappeur marseillais Akhénaton. Membre du groupe IAM, il prête son timbre à la lecture de textes choisis avec l'artiste, portant les témoignages d'hommes et de femmes confrontés à des expériences de vie contraintes. Au sol, empruntant un procédé de sabotage employé par les résistants, l'artiste a conçu des dalles de béton mélangées à du sucre qui s'effritent à mesure que les visiteurs circulent. Sur les murs, deux dessins à la limaille de fer semblent se liquéfier. L'un représente l'Hôtel de Ville de Paris, incendié pendant la Commune (1871) et l'autre, retourné, le Ministère des Finances. « Aucun bâtiment n'est innocent » disait l'artiste dans une exposition précédente. Deux sculptures, enfin, accompagnent cet environnement : un réfrigérateur embroché, rappelant à nouveau un geste des résistants à l'occupation allemande qui consistait à geler des poutres de bois afin qu'elles se brisent, et un collier de dents, usées à la manière d'une lame de guillotine.





« Une des problématiques qui me stimulent concerne la manière dont des personnes en situation de contraintes extrêmement fortes inventent des solutions pour s'en sortir. Comment une femme, un homme, un malade ou un prisonnier, peut trouver des ressources plutôt belles et drôles pour améliorer son quotidien. »

Quelques définitions

Le Mathaf : (Musée arabe d'art moderne) est un musée fondé en 2010 dans une ancienne école du Qatar. Sa collection compte aujourd'hui plus de 9 000 œuvres, ce qui en fait la plus grande collection spécialisée de ce type au monde. La Mathaf organise de grandes expositions, tant historiques qu'expérimentales, et des programmes éducatifs. C'est un lieu de dialogue, de recherche et de ressources. La Mathaf accueille des expositions individuelles et collectives d'artistes du Moyen-Orient, ainsi que des événements qui explorent et célèbrent l'art moderne et contemporain. Aujourd'hui, la Mathaf se concentre sur la présentation de la collection permanente et la production de grandes expositions sur la base de nouvelles commandes.



Post-colonialisme : les théories postcoloniales sont un courant de pensée anglophone né dans les années 1980-1990. C'est une réflexion sur les héritages coloniaux, la violence et l'exploitation coloniales, les rapports colonisateur-colonisé, les représentations coloniales de la culture, de l'identité, et de la « race ». L'ouvrage d'Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, publié en 1978, est généralement présenté comme le point de départ des études postcoloniales. L'auteur étudie l'évolution de la production savante occidentale sur l'Orient, principalement en France et en Grande-Bretagne à partir de la fin du XVII^e siècle.

Anthropocène et Capitalocène : L'Anthropocène signifie « l'Ère de l'humain ». Ce terme a été proposé pour caractériser l'ensemble des événements géologiques qui se sont produits depuis que les activités humaines ont une incidence globale significative sur l'écosystème terrestre. L'Anthropocène serait la période durant laquelle l'influence de l'être humain sur la biosphère a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une « force géologique » majeure capable de faire basculer l'humanité dans un changement d'ère géologique. Face à l'émergence de ce concept, une perspective critique a récemment émergé. Ce ne serait pas l'activité humaine en soi qui menace de détruire notre planète, mais bien l'activité humaine capitaliste. Ainsi, le Capitalocène est un concept qui prend comme point de départ l'idée que le capitalisme est le principal responsable des déséquilibres environnementaux actuels.

Exercice pédagogique

La capsule temporelle

Une capsule temporelle est une œuvre de sauvegarde collective de biens et d'informations, comme témoignage destiné aux générations futures. Nous vous proposons ici d'en créer une pour votre classe.

Matériel nécessaire : Des boîtes d'allumettes, une caisse en métal ou tout autre objet hermétique, un appareil photo, du papier, des crayons et bien sûr, une pelle.

1. Choisissez sa durée de vie

Il vous faut définir la durée pendant laquelle vous voulez enterrer votre capsule temporelle. Nous vous conseillons une durée d'au moins deux ans afin de garantir un effet de surprise et assez de distance entre le *vous* d'aujourd'hui et le *vous* du futur.

2 Décidez de son emplacement

Vous pouvez par exemple l'enterrer dans la cour de votre établissement scolaire.

3. Choisissez le récipient

Vous pouvez vous inspirer de l'œuvre de Bady Dalloul (la photo en haut à droite)

et prendre une boîte d'allumettes pour chaque élève de la classe. Vous regrouperez ensuite l'ensemble des boîtes dans un contenant étanche capable de résister aux intempéries.

4. Trouvez des objets à y mettre

Chaque élève s'occupe de sa boîte d'allumettes et y place :

- un portrait dessiné ainsi qu'une photographie récente ;
- une lettre adressée à « son *soi* du futur » ;
- la liste des événements marquants de son année (à la fois des événements personnels mais aussi sociétaux, géopolitiques etc.) ;
- tout autre objet ou écrit que vous jugerez nécessaire (journaux, photos, lettres, messages personnels etc.)

5. Enterrez la capsule

N'oubliez pas l'emplacement retenu.

6. Déterrez la capsule

Choisissez une date symbolique (la fin de l'année scolaire par exemple). Vous pouvez ensuite accrocher l'ensemble des boîtes d'allumettes en ligne à la manière de l'œuvre de Bady Dalloul. Vous obtiendrez ainsi une ligne de capsules temporelles, une frise sensible et subjective.



Accessibilité :

Toutes les activités éducatives du Palais de Tokyo sont accessibles aux personnes en situation de handicap. Pour en parler, une seule adresse : mediation@palaisdetokyo.com

Comment préparer sa visite ?

Le calendrier détaillé de la programmation est disponible sur l'onglet « Expositions » du site web.

Le Palais de Tokyo organise des formations gratuites à destination des enseignants, des éducateurs et des relais du champ social. Le calendrier complet de ces formations est disponible sur les onglets « Enseignants

& étudiants » et « Relais du champ social » du site web (www.palaisdetokyo.com). Les Scolabs (cahiers pédagogiques) présentent chaque saison d'expositions du Palais de Tokyo. Ils sont en accès libre sur l'onglet « Enseignants & étudiants » du site web.

L'accès aux expositions est par ailleurs gratuit pour les enseignants sur présentation du Pass Education.

Comment réserver ?

Réservation par email auprès de reservation@palaisdetokyo.com ou par téléphone au 01 81 97 35 92 (du lundi au vendredi, de 10h à 13h).



TARIFS :

(30 personnes maximum par groupe) :

- **VISITE ACTIVE :**
50€ (Groupe Scolaire)
40€ (Centre de Loisirs, Classe Spécialisée ou Groupe du Champ Social)
- **VISITE LIBRE :**
30€ (GS)
Gratuit (CL, CS ou GCS)
- **VISITE CONTÉE :**
60€ (GS)
40€ (CL, CS ou GCS)
- **ATELIER :**
80€ (GS)
40€ (CL, CS ou GCS)
- **RENCONTRE PRO :**
160€ (tous les groupes)

HORAIRES & ACCÈS :

Le Palais de Tokyo est ouvert tous les jours de midi à minuit, sauf le mardi. Les groupes peuvent cependant être accueillis les lundis, mercredis, jeudis et vendredis à partir de 10h15, sur réservation.

PALAIS DE TOKYO

13, avenue du Président Wilson
75116 Paris

Métro : Iéna ou Alma Marceau (ligne 9)

Bus : lignes 32, 42 63, 72, 82, 92

RER : Pont de l'Alma (ligne C)

10 raisons de venir au Palais de Tokyo avec son groupe



1. Favoriser l'échange et développer la cohésion de son groupe

2. Se construire les bases d'une culture artistique et les mettre en perspective avec les enjeux actuels

3. Acquérir des techniques et développer une pratique créative

4. Découvrir les différents métiers de la culture et ses acteurs

5. Appréhender les enjeux économiques, humains et sociaux de l'art



6. Aller à la rencontre des artistes et des œuvres

7. Aller à la découverte de soi à travers l'art

8. Développer une pratique corporelle et sensible

9. Se confronter à l'art en train de se faire et au monde qui évolue



10. Prendre part à un centre d'art citoyen

La saison *Fragmenter le monde* se poursuit cet été

Partie 2 - 19-06 / 13-09



Avec

Ubuntu, un rêve lucide

Maxwell Alexandre

Aïda Bruyère

Libia Posada

PALAIS DE TOKYO